

Du côté des enfants Représentations de la famille dans les albums pour enfants

Un grand nombre d'études émanant de sociologues et d'historiens constatent que les structures de la famille, du couple, de l'autorité et de l'éducation sont aujourd'hui ébranlées et contestées en profondeur. A la fois explorée comme jamais et pourtant méconnue, l'institution donne lieu à des discours politiques et médiatiques sans cesse renouvelés qui tiennent compte des évolutions. Qu'en est-il de cette évolution dans les albums pour enfants ? Y-a-t-il cohérence entre les nouveaux modèles sociaux qui émergent dans la période contemporaine et rompent avec la tradition et les représentations littéraires offertes aux enfants ?

La fantasmagorie familiale qui se déploie dans ces ouvrages continue sans doute à faire de ce lieu initial de vie dans lequel l'enfant reçoit les premiers messages qui le marqueront de leur empreinte, une place forte de sécurité et de confort. Les auteurs ne font pas pour autant de l'espace familial un lieu aseptisé et introduisent même, par des histoires humoristiques, des écarts qui bousculent les normes anciennes.

Hymne à la famille traditionnelle

Pendant longtemps, jusqu'aux années 70 (mai 68 oblige ensuite), les livres pour enfants ont en grande majorité idéalisé la famille traditionnelle sans jamais seulement suggérer l'arbitraire de ce modèle. L'enfant s'y trouve généralement en présence de deux parents, sexuellement différents, et qui jouent des rôles différents en fonction précisément de leur sexe. L'affichage de ce réalisme conventionnel des représentations est sans aucun doute le résultat de l'intention générale de protection de l'enfant qui prend soin d'offrir aux jeunes lecteurs des modèles clairs, stables et donc rassurants. Ainsi fourmillent des livres qui se veulent une sorte d'hymne à la famille traditionnelle, avec une magistrature du chef de famille et une hiérarchisation du masculin et du féminin. Ces histoires-là n'expriment que des situations qui donnent confiance, où la cohésion familiale n'est jamais mise en doute ou en question. Elles n'évoquent que des événements classiques de l'histoire familiale, mettent clairement en avant la fonction de rouage de l'ordre social par l'institution familiale et ses principes impérieux de cohésion et de durée. Tous les premiers titres de Jeanne Ashbé (*Histoires de bébé : Coucou !; ça va mieux etc.*) et son imagier *Des papas et des mamans* (Pastel) font du modèle de l'amour chaleureux, débordant de tendresse, de complicité, de rires, de larmes et de rêves partagés un modèle sociétal où l'incertitude n'a pas sa place, où les relations se veulent rassurantes et où l'amour prend une dimension universelle. Dans ces

chroniques de la vie quotidienne familiale, tous les petits drames sont résolus.

En s'adressant aux tout petits, Rascal fait de la famille une communauté chaleureuse soucieuse de créer des liens avec l'enfant. Dans *Au Monde* (Pastel) il évoque, avec un art consommé de la délicatesse, à la fois les jeux traditionnels sur le visage de l'enfant et les « rituels » de bienvenue que les familles pratiquent à l'arrivée d'un nouveau-né. Par le biais d'une galerie de portraits dessinés sous des angles variés et en soulignant la diversité des personnalités, il met en place une série de dialogues entre un nouveau-né et les membres de sa famille au sens large (ascendants, collatéraux et entourage immédiat). Ils énoncent tous (comme une bonne fée penchée sur le berceau) une litanie de ressemblances observées ou prédites qui contribuent à insérer l'enfant au sein d'une communauté humaine qui l'accueille et va l'accompagner.

Avec Tomi Ungerer, la dimension humoristique modifie sensiblement l'approche et donc la lecture (*Les aventures de la famille Mellops* . L'école des loisirs). L'efficacité de son trait et l'usage amusé des stéréotypes liés à une conception traditionnelle de l'espace familial contribuent à une représentation jubilatoire de la hiérarchisation du féminin et du masculin dans ce même espace. La femme y est identifiée au modèle ancien de son rôle de mère, d'épouse, de « reine du foyer » dont l'enfant a besoin. Tandis qu'elle reste à la maison pour attendre le retour du père et de ses fils en leur préparant le légendaire gâteau à la crème chantilly, ces derniers multiplient les plus folles entreprises, se jettent à corps perdu dans des aventures, des vraies, de celles qui mettent leur vie en péril et les auréolent des qualités considérées comme viriles : la force, le courage, la détermination, le goût du risque. Si leurs aventures ne sont pas toutes couronnées de succès, ils ne reculent jamais devant les difficultés. La pièce montée et le chocolat chaud servis par Madame Mellops en guise d'accueil à leur retour ont valeur d'encouragement à l'aventure et à l'autonomie, loin du foyer, manière d'affirmer que père et fils n'ont pas de place dans les tâches dites maternelles et ménagères. Les cinq histoires du volume constituent une ode à la vie de famille, une famille heureuse de vivre, où chacun semble content de son sort et de son rôle. Les liens montrés ne sont que des liens purement privés, interpersonnels, qui se développent dans la sphère intime mais qui ont une valeur sociale dans la mesure où ils répercutent la norme générale de la société, en particulier dans le cadre de la division du travail. Même discours amusé chez Anaïs Vaugelade avec *La vie rêvée de papa Quichon* (L'école des loisirs). Le récit tourne exclusivement autour de la figure paternelle et de ses 79 rejetons partis en promenade, une mère n'ayant pas sa place ailleurs que dans la maison où elle reste à les attendre. La promenade est l'occasion pour l'artiste de souligner avec malice quelques

traits fondamentaux de l'éternel féminin et de l'éternel masculin. L'une est dans le réel, le présent, l'utile, l'efficace, l'autre dans l'imaginaire, le jeu, la détente.

Sur la branche de Claude Ponti (L'école des loisirs) s'inscrit dans le même registre et met en scène une répartition identique des tâches au sein de la famille des oiseaux : la mère veille sur la nichée, le père disparaît momentanément en quête des croissants du petit déjeuner. L'évolution marquante tient à l'individualisation opérée au sein du groupe familial par la mère elle-même, capable de distinguer les particularités infimes de chacun de ses petits. L'image en donne des représentations décalées des mots du texte, obligeant le jeune lecteur à une grande et subtile activité d'attention et d'interprétation. A l'activité d'énumérer qui construit la famille s'associe celle de faire correspondre et d'identifier chacun des personnages. La branche est leur « coin du monde », prolongement du nid douillet où ils sont nés. Même chose dans *Pétronille* où la mère effeuille la marguerite des prénoms de ses 120 petits et s'occupe de leur bien-être, quitte à les laisser pour aller faire les courses, tandis qu'Everest, le père, brille par son absence et échappe ainsi à toutes les tâches domestiques. Le père-lapin de Rotraut Susan Berner dans *Bonne nuit, Tommy* (Seuil) fait du rituel du coucher un jeu tandis que la mère s'occupe de nourrir et de ranger, à preuve le tablier de cuisine. L'album institue souplesse, distance et patience en lieu et place du seul principe d'autorité. Tendresse et complicité remplacent progressivement la relation d'autorité et de soumission qui unissait parents et enfants.

Dans tous ces titres et quels que soient les rôles des uns et des autres, la famille demeure le lieu d'une gaieté partagée, d'une tendresse quotidienne. La mère y endosse non l'habit d'une sainte mais celui d'une mère « suffisamment bonne » tandis que le père bienveillant contribue à faire de ce lieu celui d'une solidarité affective et d'un épanouissement de chacun.

Sexisme et oppression

La famille, qu'elle soit traditionnelle ou non, peut aussi être l'usine où se fabriquent et s'entretiennent névroses, voire perversions. Dans ses représentations littéraires, il n'y a alors plus de place pour la morale conventionnelle d'inculcation d'un ordre établi et la vision idyllique s'efface devant la brutalité des rapports humains, l'oppression domestique, le masochisme et l'enfermement. Lieux privilégiés d'oppression, les familles sont dénoncées comme peuvent l'être des systèmes ou des hommes qui utilisent leur pouvoir sur les autres pour dominer, humilier ou encore exploiter. Ainsi le père omnipotent, autoritaire, et à l'esprit plutôt rudimentaire de *Zoo* d'Anthony Browne apparaît-il comme le représentant d'une puissance virile quasiment bestiale, dans un monde de

discrimination, de ségrégation et de hiérarchie sexuelles. La situation familiale est traitée comme la situation concentrationnaire des animaux en cage et la paternité y déploie ses clichés les plus rebutants : autoritarisme du pater familias traditionnel, omnipotence et tyrannie. La famille équivaut à une cage mentale qui condamne ses membres à la bêtise, à la vulgarité, à la vacuité. Avec *A calicochon*, Anthony Browne, toujours, dénonce encore sans concession les rapports de force entre dominés et dominants, l'oppression du féminin par le masculin, des petits par les grands, des forts par les faibles en faisant évoluer ses personnages au sein de la structure familiale. Il ridiculise les trois tyrans domestiques (père et ses deux fils) qui réduisent la mère de famille à un rôle de servante obéissante, sans désir, sans revendication, sans existence à leurs yeux, vouée aux seules tâches d'immanence ayant trait au ménage, à la cuisine, à la gestion du quotidien. En leur claquant un beau jour la porte au nez, elle apporte un démenti radical à leurs préventions, revendiquant le partage des tâches et l'accession à une dimension de sujet libre et responsable.

Famille nouvelles normes

La fonction édifiatrice de la littérature pour la jeunesse s'efface plus ouvertement dans les albums qui prennent en compte l'instabilité de la cellule familiale, faisant alors place à une fonction de réflexion et non plus d'inculcation morale. Quand historiens et sociologues soulignent la fragilité actuelle du lien familial, la marginalisation du lien de parenté, l'augmentation des divorces, les familles monoparentales et les familles recomposées, il va de soi que la société et la littérature en relayent les images, posant la question sur la façon dont la famille pourra continuer à remplir à l'avenir sa mission de cellule fondamentale de la société. C'est ainsi que des intrigues qui reposent sur des remariages et donc des familles recomposées contestent et cassent le modèle en élargissant le cercle familial. L'album de Nadine Fabry *Quelle affaire avec les papas et les mamans* (Pastel) constitue un exemple parfait de cette tendance. Le jeune Aladin y présente sa famille en dessinant un arbre généalogique extrêmement compliqué. Le moins qu'on puisse en dire est que cette situation ne doit pas faciliter ni la reconnaissance de son identité, ni la quête des racines. Cet élargissement du milieu familial, dû ici à des remariages entre personnes d'origine géographique et sans doute culturelle différente, offre un intérêt majeur, celui de la découverte de l'autre à l'intérieur même de son environnement immédiat, manière de se préparer ainsi à celle d'un plus vaste monde.

Christian Bruel et Nicole Claveloux font résolument sauter tous les verrous de la morale bourgeoise et bien pensante avec *L'heure des parents* (Thierry Magnier). Ils prennent le contrepied du modèle archétypal en comblant par

une surenchère de parents fantaisistes et extraordinaires le vide que l'absence des parents de Camille ont provoqué en ratant la sortie de l'école. Selon la bonne logique du roman familial décrit par Marthe Robert, Camille s'invente des parents dignes d'elle. C'est alors que défile, certes dans ses rêves mais en écho avec les réalités contemporaines, une série de couples qui se rient de la norme (couples de même sexe, occasionnels et bien d'autres), inventant des formes inédites d'alliance et de filiation tout en conservant les formes anciennes. Les auteurs encadrent toutefois toutes les rêveries de Camille par la représentation des vrais parents de l'enfant, ceux qui inventent des livres d'images et qui manifestement ont transmis à leur rejeton une compétence fictionnelle capable d'enrichir la réalité ou d'en compenser les vides et les frustrations.

Les familles homoparentales s'invitent aussi dans ces offres de lecture pour les tout petits à travers des histoires qui ne cachent pas la dimension persuasive de leur propos. Latifa Alaoui et Stéphane Poulin, dans *Marius* (L'Atelier du poisson soluble) dénoncent à travers la situation de Marius, cinq ans, l'inculcation par l'éducation d'idées reçues et rétrogrades en matière d'homosexualité. Ainsi le petit garçon a-t-il deux maisons, ses parents ont chacun un nouvel « amoureux » et celui de son papa est un monsieur. C'est dire à la fois combien les histoires prennent en compte les transformations radicales que connaissent la famille et les couples dans les sociétés occidentales et combien elles conduisent à réfléchir sur les nouvelles formes d'alliance et de filiation en évitant de porter des jugements moraux péremptoires sur les mutations en cours.

Familles défaites

« L'enfant fait la famille » dit-on aujourd'hui, manière sans doute de souligner que l'objectif du lien entre deux personnes n'est plus de « fonder un foyer » mais d'être libres ensemble (François de Singly) tout en se procurant une assistance mutuelle. L'arrivée d'un enfant « désiré » change la donne, le couple rencontre alors « la société » (Marcel Gauchet) au sens où la collectivité se doit de protéger l'enfant, cette individualité potentielle. Quand l'enfant n'est pas désiré – qu'il fasse tension au sein des couples ou pour tout autre raison – son avenir n'est pas assuré de la même façon, son bonheur et son épanouissement ne figurent pas d'emblée dans le désir de ses parents.

Elzbieta, avec toute la subtilité et la profondeur qu'on lui connaît, aborde cette question en mettant en scène une « maman à une place » (*L'écuyère*. Rouergue) et une petite fille, Titine, qui arrive alors que la maison affiche « complet ». En huit bandes dessinées sur chaque double-page aux couleurs douces traversées de matières textiles, l'artiste nous raconte l'existence de la petite héroïne abandonnée, ballotée entre une dresseuse d'éléphants

roses, des institutions spécialisées et une tante Cybèle qui l'oblige à cueillir des paniers de limaces à salade et à coiffer les porc-épics. Heureusement, un fantôme protecteur aux allures de squelette puis les gens du cirque qui l'adoptent nourrissent sa capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité. Ainsi l'histoire souligne-t-elle combien la construction de l'enfant tient bien moins à la filiation génétique qu'à des « fées –marraines » qui lui donnent le goût et la saveur de l'existence, qui éveillent son intérêt pour le monde et sa confiance dans la vie.

L'album s'affirme donc comme un lieu de libération des idées et des consciences et choisit un mode d'éducation morale, sociale et culturelle des enfants qui privilégie les questionnements aux dépens des réponses attendues et normatives. Si la valeur attachée à la famille reste aujourd'hui dominante en dépit du fait que la vie moderne change sa configuration, affaiblit sa stabilité et réduit sa dimension, les représentations qui dominent dans les ouvrages destinés aux jeunes enfants s'en font l'écho. Ce ne sont plus les mêmes familles, mais toutes sont soucieuses de recréer entre hommes, femmes et enfants un équilibre que la vie sociale est parfois loin de pouvoir permettre.